

Delestre, Desvergers, Varin.

Le jeune homme à marier.

1832.

LE

JEUNE HOMME
À MARIER,

OU

Le Choix d'une Femme,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR MM. DELESTRE, DESVERGERS ET VARIN,

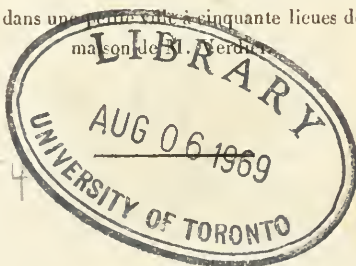
REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS,
SUR LE THÉATRE DU GYMNASE DRAMATIQUE,
LE 14 MARS 1832.



PARIS.
BEZOU, LIBRAIRE,
BOULEVARD SAINT-MARTIN, N° 29.
1832

PERSONNAGES.	ACTEURS.
M. VERDIER, ancien militaire retiré à la campagne.	M. Léon-Monval.
LOUISE, sa fille.	Mlle Despréaux.
CORNÉLIE, ses nièces.	Mme Minette.
DELPHINE, ses nièces.	Mlle Jenny-Colon.
JULIETTE, voisine et amie des trois jeunes personnes.	Mme Jenny-Vertpré.
Édouard DUBREUIL, jeune propriétaire, ami de M. Verdier.	M. Allan.
DOUCET, receveur de l'enregistrement.	M. Bouffé.

La scène se passe dans une petite ville à cinquante lieues de Paris et dans la maison de M. Verdier.



S'adresser pour la musique de cette pièce, et pour celle de tous les ouvrages qui composent le *Répertoire du Gymnase Dramatique*, à M. Hormille, chef d'orchestre, au théâtre.

Nota. Les acteurs sont placés en tête de chaque scène comme ils doivent l'être au théâtre : le premier inscrit tient toujours la gauche du spectateur ; ainsi de suite.

IMPRIMERIE DE E. DUVERGER,
rue de Verneuil, n° 4.

LE JEUNE HOMME

A MARIER,

COMÉDIE-VAUDEVILLE

Le théâtre représente un jardin ; au fond une grille d'entrée ; à gauche, la maison ; à droite de l'acteur, sur le premier plan, un berceau de feuillage, un banc de gazon auprès ; à gauche, chaises de jardin.

SCENE PREMIERE.

VERDIER, LOUISE.

VERDIER.

Ah! çà, Louise, tu m'entends... Les plus grands soins, les plus grands égards.

LOUISE.

Oui, mon père, soyez tranquille.

VERDIER.

Oh! je le suis... Tu es si bonne, si active... Depuis que nous avons perdu ta mère, tu t'es mise à la tête du ménage, et grace à toi l'ordre et l'économie règnent dans ma maison.

LOUISE.

C'est tout simple.

VERDIER.

Excellente fille!... Mais, dis-moi, tes cousines Cornélie et Delphine savent-elles qu'un étranger est descendu chez moi ?

LOUISE.

Non, sans doute... Elles étaient hier soir au bal, chez le maire... et depuis que notre voisine, madame Brémont, les a ramenées, elles sont au lit... Mais de grace, mon père, quel est donc cet étranger dont l'arrivée semble vous occuper si fort?... Depuis qu'il est ici, vous avez avec moi un air embarrassé, mystérieux.

VERDIER.

C'est une ancienne connaissance... le fils d'un vieil ami de notre famille... de Dubreuil.

LOUISE.

Edouard !

VERDIER.

Lui-même.

LOUISE.

Comment! ce serait M. Edouard, qui, lorsque sa mère venait au château avec ma tante et mes cousines, partageait nos jeux, nos promenades!... Je m'en souviens, c'était toujours à moi qu'il donnait le bras; et cependant j'étais la plus petite.

VERDIER.

En effet, j'avais cru remarquer... mais tu étais un enfant; et aujourd'hui tu es en âge de m'entendre. . . Mon frère et moi nous étions amis de collége du père de Dubreuil... Nous prîmes tous trois une carrière différente. Je choisis le parti des armes... Dans un temps où avec du courage on avançait rapidement, sous les yeux d'un chef qui se connaissait en mérite militaire, j'eus le bonheur de faire un chemin brillant. . A trente ans je commandais une brigade. L'amour de notre pays nous animait tous alors... Dans tous les grades, depuis le chef jusqu'au soldat, on n'avait d'autre but que de servir sa patrie, de la rendre heureuse, libre surtout!... Aussi, quand nous vîmes qu'on nous trompait, quand notre général en chef voulut être notre maître... désespérés, plusieurs d'entre nous qui faisaient volontiers le sacrifice de leur vie à la France, refusèrent de servir un homme... Ils se retirèrent... je fus du nombre.

Air : *Connaissez mieux le grand Eugène.*

Alors, d'une cause chérie
Voyant borner les destins glorieux,
Je crus rester fidèle à ma patrie
En secouant un joug impérieux
Qui trahissait mon espoir et mes vœux.
Oui, de mes jours je refusai l'offrande ;
Mais sans rougir de mon oisiveté,
Il est des temps où l'honneur nous commande
La retraite et l'obscurité.

Privé de mon rang, de mon grade, je revins dans ma famille... Pendant que j'arrivais aux honneurs militaires, Dubreuil était arrivé à la fortune... Me voyant sans état, sans pension, il m'offrit l'administration des biens immenses qu'il possédait dans ce pays : il fallut accepter... Je dois cette justice à sa mémoire, qu'il m'a toujours traité en véritable ami... Mais il est mort très riche; je suis resté pauvre... Et quoique sa veuve ait toujours conservé pour moi la même bonté; quoique le fils, héritier des grands biens de son père, me montre la confiance la plus entière, la différence de notre position exige de notre part une réserve que j'ai voulu te recommander... Au reste,

il est ici pour peu de jours... Il vient pour acheter une terre dans les environs... C'est le seul motif de son voyage.

LOUISE.

Comment ! c'était là M. Edouard !... Je suis curieuse de voir si mes cousines...

VERDIER.

Oh ! pour tes cousines, c'est autre chose... il faut aussi que je leur parle. Quoique orphelines, elles sont très riches, elles... Mon frère avait fait comme Dubreuil, il avait fait fortune dans son commerce. . . Mais après sa mort il a bien fallu qu'elles vinssent demeurer avec moi, leur oncle, leur tuteur, dans cette petite ville, à cinquante lieues de Paris... Ce n'est pas très amusant, je le conçois... Aussi, dès qu'un jeune homme arrive de la capitale, elles s'imaginent tout de suite que c'est un prétendu... et c'est ce que je veux éviter.

LOUISE, *vivement.*

Au fait... quelle idée !... il serait possible...

VERDIER.

Il serait possible... il serait possible !... Point de ces pensées-là, mademoiselle... Songe plutôt au déjeuner.

LOUISE.

Oui, mon père.

VERDIER.

Des œufs, du laitage... tout ce qu'il y a de plus simple... C'est un régal pour les Parisiens... ça les change.

LOUISE.

Je vais envoyer à la ferme, ou plutôt j'y vais moi-même... je veux choisir ce qu'il y a de mieux... Ce bon M. Edouard !... Comment, c'est lui !...

VERDIER.

Je l'entends... Allons, Louise...

LOUISE.

Ah ! mon Dieu ! j'y cours, mon père... (*regardant Edouard qui entre.*) Oh ! comme il est changé !... C'est égal, c'est lui, c'est bien lui !... Il est fort bien... Et s'éloigner sans lui dire un mot !... J'aurais pourtant bien voulu savoir s'il me reconnaîtrait. (*Elle sort par le fond à gauche.*)

SCENE II.

DUBREUIL, *entrant par le fond à droite*, VERDIER.

DUBREUIL.

Bonjour, mon cher monsieur Verdier.

VERDIER.

Eh bien ! mon cher Dubreuil, êtes-vous remis des fatigues du voyage ?

DUBREUIL.

Parfaitement... Mais arrivé hier fort tard, je n'ai pu causer long-temps avec vous... Nous allons achever de convenir de nos faits.

VERDIER.

J'ai suivi le plan de conduite que votre lettre m'avait déjà tracé... et je viens de dire à ma fille que votre voyage n'avait d'autre but que l'acquisition d'une propriété.

DUBREUIL.

Très bien... Ce mystère serait un enfantillage dans toute autre occasion ; mais avec mes idées il est indispensable.

VERDIER.

Vous êtes donc bien déterminé ?

DUBREUIL.

Certainement... c'est même d'ailleurs un devoir pour moi... Mon père était lié intimement avec votre frère... Vous étiez tous trois amis de collége, et il avait le projet de resserrer encore, par mon mariage, les liens qui l'attachaient à votre famille... c'était son idée favorite... Ma foi, l'éloge que vous m'avez fait de vos nièces m'a décidé : je suis parti ; ma mère, dont l'âge est avancé et qui craint de me quitter avant de voir mon bonheur assuré, m'a accordé huit jours, pas davantage... Il faut que dans huit jours je lui présente ma femme.

VERDIER.

Maintenant, il s'agit de choisir.

DUBREUIL.

Voilà ce qui m'embarrasse... Ah ! mon ami, pourquoi avez-vous deux nièces ?

VERDIER.

Il me semble que c'est un avantage.

DUBREUIL.

Oui, d'une manière... mais je me rappelle qu'autrefois elles étaient gentilles toutes les deux, chacune dans leur genre... je les aimais sans préférence, et pour peu que je sois dans les mêmes dispositions... d'autant plus que j'ai un défaut, un grand défaut... celui de trouver toutes les femmes aimables, de croire à la franchise, à la sincérité de toutes... même des dames de Paris... Je ne veux pas me persuader que des traits aussi doux, que cet air de bienveillance et de bonté puissent cacher l'artifice et la dissimulation... Or, vous le pensez bien, j'ai souvent trouvé du mécompte, et, s'il faut vous l'avouer, voilà ce qui, plus encore que le projet de mon père, m'a décidé à ne me marier qu'en province.

Air *d'Aristippe*.

Bercé long-temps de trompeuses chimères,
J'ai pris enfin des goûts plus sérieux ;
Oui, je renonce aux chaînes passagères ;

Loin de Paris je viens fixer mes vœux,
C'en est fait, je veux être heureux.
Jusqu'à présent; je fus moins difficile
Vertu modeste, innocence et candeur,
Pour le plaisir c'est un luxe inutile,
C'est un besoin pour le bonheur.

VERDIER.

Il est certain que la coquetterie trouverait moins à s'exercer ici que dans la capitale.

DUBREUIL.

Sans doute... Vous sentez que lorsqu'il est question de mariage, il faut une maturité, une raison dans le choix qu'on veut faire... Il s'agit de toute la vie. A Paris, une demoiselle à marier a l'habitude de se contraindre, de se faire un caractère, je dirai presque une figure pour chaque prétendu... et alors, avec mes dispositions, vous jugez si je puis être tranquille! Tandis qu'ici, personne d'ailleurs ne se doutant de rien, je verrai, j'examinerai le naturel dans toute sa simplicité; on ne devinera jamais un futur époux dans un homme qui ne vient que pour huit jours, qui ne songe qu'à une acquisition de terres... qui ne parle que fermages, coupes réglées, baliveaux... On ne se défiera de rien... j'observerai, je comparerai en silence, et j'en apprendrai plus en une heure qu'un prétendu en titre n'en saurait en six mois... Mais êtes-vous bien sûr que vos nièces n'aient aucune inclination qui s'oppose...

VERDIER.

Aucune, je vous en réponds... Dans une petite ville comme la nôtre, il est si difficile de trouver un parti sortable... nous n'avons qu'un jeune homme qui, par sa position et sa fortune, puisse prétendre... Encore, je dis un jeune homme, parce qu'il n'est pas positivement vieux... un certain monsieur Doucet.

DUBREUIL.

Monsieur Doucet!...

VERDIER.

Un receveur de l'enregistrement, brave et honnête garçon, auquel on ne peut reprocher que sa lenteur à prendre son parti, en fait de mariage.

DUBREUIL.

Il me ressemble, il veut observer.

VERDIER.

C'est le prétendu de toutes les demoiselles à marier du pays; mais jusqu'à présent il ne s'est déclaré pour aucune... Du reste, c'est l'admirateur assidu de mes nièces.

DUBREUIL.

Vous faites bien de me prévenir.

VERDIER.

Je voudrais qu'il se décidât pour une d'elles, et vous pour

l'autre... Ce double mariage m'arrangerait beaucoup ; car la garde de trois demoiselles n'est pas chose facile.

DUBREUIL.

Mais en effet, mon cher général, vous ne me parlez pas de votre fille... cette gentille petite Louise, qui promettait d'être si douce, si jolie... C'était la protégée de ma mère... ce doit être maintenant une demoiselle.

VERDIER.

Oh! pour ma pauvre Louise, je ne suis pas pressé... Mes nièces, outre leurs qualités personnelles, ont une fortune... une éducation brillante... Quand elles seront établies, je verrai à trouver pour ma Louise quelque bon fermier, bien rond, bien honnête homme.

DUBREUIL.

Oui, nous lui trouverons cela... Nous le chercherons ensemble, avec ma mère... mais à Paris ; car, aussitôt le mariage arrêté, je vous emmène vous et votre famille. Oui, ma mère veut absolument vous revoir, revoir Louise, l'établir dignement. C'est bien le moins que je fasse quelque chose pour votre bonheur, vous à qui je vais devoir le mien... Dans tous les cas, je vous réserve un présent de noces auquel vous serez sensible.

VERDIER.

Que dites-vous ?

DUBREUIL.

Allons, voilà déjà votre fierté qui s'alarme ! Soyez tranquille, vous ne me devrez rien... vous avez des débiteurs plus anciens.

VERDIER.

Je n'ai jamais été bien fort sur les énigmes.

DUBREUIL.

Vous aurez bientôt le mot de celle-ci.

SCENE III.

DUBREUIL, VERDIER, DOUCET, *arrivant par le fond, à gauche.*

DOUCET.

Monsieur Verdier, j'ai bien l'honneur d'être... Comment vous portez-vous ?

VERDIER.

Pas mal, monsieur Doucet.

DUBREUIL, *à part.*

Doucet !... c'est donc là le jeune homme ?

DOUCET.

Pardon, je n'apercevais pas monsieur... (*à part.*) Quel est cet étranger ? (*Il le salue.*)

DUBREUIL, *saluant aussi.*

Monsieur...

DOUCET.

Je venais m'informer de vos charmantes nièces et de leur précieuse santé. Hier, au bal, elles ont dansé avec une ardeur... J'étais fatigué pour elles... j'avais mal à leurs jambes... mais je vous dérange... vous étiez en affaires?

VERDIER.

Du tout... monsieur est de la maison... au moins pour quelque temps.

DOUCET.

De la maison?...

VERDIER.

Je vous ai souvent parlé de monsieur Dubreuil, de Paris....

DOUCET.

Ah! monsieur est de Paris!

DUBREUIL.

Oui, monsieur.

DOUCET.

De Paris même?

DUBREUIL.

Oui, monsieur.

DOUCET.

C'est une fort belle ville!... Monsieur a peut-être le dessein de se fixer dans notre endroit?

VERDIER.

Oh! non... au contraire... il ne vient que pour acheter une terre... le château de Mérival.

DUBREUIL.

Oui, le château de Mérival.

DOUCET.

Ah! monsieur est un jeune capitaliste! Enchanté de faire sa connaissance.

VERDIER.

Mais veuillez m'excuser, il faut que je vous quitte; nous étions sur le point d'aller visiter le château.

DOUCET.

Que je ne vous gêne pas; permettez-moi seulement de présenter comme de coutume mes devoirs à ces demoiselles.

VERDIER.

A votre aise, mon ami, à votre aise.

DUBREUIL, *à part.*

Je suis tranquille, il n'est pas dangereux.

DOUCET, *à Dubreuil.*

Monsieur, j'ai bien l'honneur...

DUBREUIL.

Monsieur, je vous salue.

(*Il sort avec Verdier.*)

SCENE IV.

DOUCET, *seul.*

Ce jeune homme ne me revient pas du tout... Qu'est-ce qu'il veut faire d'un château, dans ce pays-ci.... à son âge ?... et après le château, il lui faudra autre chose... peut-être une femme... peut-être une des brillantes nièces de monsieur Verdier!... Ces Parisiens ne sont jamais contens de ce qu'ils ont... et il suffit qu'il arrive de la capitale pour faire tourner toutes les têtes... Que diable! ça n'est pas juste... on doit rester chez soi... car enfin, si j'allais à Paris, qu'est-ce qu'il dirait? je lui laisse Paris, qu'il me laisse mon arrondissement; je n'en veux pas sortir... Il est vrai que j'y suis très bien vu... possesseur d'une fortune agréable... d'un physique assez remarquable, à ce qu'on dit au moins: toutes les mamans me font la cour... toutes les demoiselles me lancent des œillades à la dérobée... je suis l'objet de l'attention générale.

Air *du Vaudeville de l'École.*

Ici, je n'ai pas mon pareil
Pour l'esprit et pour la tournure;
Et j'y suis comme le soleil
Qui seul réjouit la nature.
César disait avec raison,
Sans prévoir sa grandeur future:
Être le premier d'un canton
Vaut mieux que d'être le second
Dans un chef-lieu de préfecture.

On me presse de me déclarer, et moi je balance, je flotte; et l'arrivée de cet étranger va peut-être me forcer à prendre une résolution décisive, à me prononcer enfin... Allons, décidons-nous puisqu'il le faut, et sans sortir d'ici; car s'il y a beaucoup de demoiselles aimables dans l'arrondissement, c'est vraiment ici qu'est le quartier-général. Nous avons d'abord les deux nièces de monsieur Verdier, Cornélie et Delphine; les nièces d'un ancien brave, d'un ex-général, ça a toujours un certain relief... ajoutez à cela qu'elles sont très riches du chef de leur père; et puis, nous avons encore leur amie, leur voisine, la petite Juliette Brémont, une espiègle... A laquelle me fixer? Cornélie est une femme de beaucoup de mérite, une penseuse. Nous serions fort bien ensemble; car je pense beaucoup, avec mon air léger; d'un autre côté, Delphine a une grace, une fraîcheur..... Sous ce rapport-là, nous serions peut-être mieux assortis encore. Et la petite espiègle! comme ça m'irait une espiègle! quel ménage farce nous ferions! Dé-

cidément, je m'en tiens... à ces trois-là... Voici les deux nièces, redoublons d'amabilité.

SCENE V.

DOUCET, CORNÉLIE, DELPHINE, *puis* JULIETTE.

DELPHINE.

Eh! c'est monsieur Doucet!

DOUCET *.

Bonjour, mes adorables danseuses; comment nous trouvons-nous de ce bal, dont nous avons été le plus bel ornement?

CORNÉLIE.

Bien fatiguées, je vous assure.

DELPHINE.

Et surtout bien tristes.

Air : *Une Robe légère* (de Marie).

Au sein de la folie,
Séduit par mille attraits,
Souvent le cœur s'oublie,
Sans prévoir les regrets.
Un seul instant d'ivresse
Coûte plus d'un soupir;
Car, hélas! la tristesse
Vient après le plaisir!

Oh! oui, les plaisirs laissent après eux une mélancolie...

DOUCET.

Qui vous embellit encore, sentimentale Delphine... et puis ça a fini si tard! C'est vraiment une horreur! je n'étais pas encore rentré à dix heures et demie. Nous voilà tout-à-fait Parisiens.

CORNÉLIE.

J'avoue que je regrette aussi le temps que je passe à danser. Quel amusement futile! je me serais fort ennuyée, sans le notaire qui cause un peu politique.

DOUCET.

Je reconnais là cette raison profonde qui vous caractérise, savante Cornélie.

DELPHINE, *à part.*

Ce monsieur Doucet est insupportable avec ses fadeurs; mais il est riche... c'est un parti enfin, il faut bien le ménager. (*haut à Doucet.*) Monsieur Doucet ne se corrigera donc jamais de sa galanterie?

DOUCET.

Jamais. C'est ma nature.

* Cornélie, Delphine, Doucet.

JULIETTE, *accourant par le fond.*

Mes amies, mes amies, que je suis contente de vous trouver*!

DOUCET.

Ah! c'est mademoiselle Juliette, la charmante voisine.

JULIETTE.

Bonjour, papa Doucet.

DOUCET, *à part.*

Papa Doucet!

JULIETTE.

Dites-moi donc, mes bonnes amies, quel est ce jeune homme que je viens de rencontrer avec monsieur Verdier?

CORNÉLIE *et* DELPHINE.

Un jeune homme!...

JULIETTE.

Est-ce qu'il loge dans votre maison?

CORNÉLIE.

Nous ne l'avons pas vu.

DOUCET, *à part.*

Petite bavarde!

JULIETTE.

C'est qu'il est très bien ce jeune homme-là!

DELPHINE.

Quel mystère!

DOUCET, *à part.*

Allons, voilà déjà leurs têtes qui galopent! je n'ai pas une minute à perdre.

CORNÉLIE.

J'aperçois Louise; son père n'a rien de caché pour elle, elle nous apprendra sans doute...

DELPHINE, *à Louise qui paraît au fond.*

Louise, écoute donc, nous avons à te parler.

SCENE VI.

LES MÊMES, LOUISE, *un panier au bras.*

LOUISE**.

Me voilà, qu'avez-vous à me dire?

JULIETTE.

N'est-ce pas, Louise, qu'il y a ici un étranger, un jeune homme?

LOUISE.

C'est vrai: monsieur Dubreuil, un ami de mon père.

* Cornélie, Juliette, Delphine, Doucet.

** Cornélie, Juliette, Louise, Delphine, Doucet.

CORNÉLIE *et* DELPHINE.

Édouard Dubreuil ?

JULIETTE.

Comment, vous le connaissez ?

DELPHINE.

Sans doute; d'enfance au moins; mais il doit être bien changé.

JULIETTE.

Dubreuil! je me rappelle ce nom-là; sans doute! mes parens étaient très liés avec les siens.

CORNÉLIE.

Vraiment! et d'où vient-il ?

LOUISE.

De Paris.

DELPHINE *et* CORNÉLIE.

De Paris?

LOUISE.

Il est arrivé hier, pendant que vous étiez au bal.

CORNÉLIE.

Ah! voilà qui s'explique.

JULIETTE.

Sait-on ce qu'il vient faire dans ce pays?

LOUISE.

Il a le projet d'acheter une terre.

DOUCET.

Oui, le château de Mérival.

JULIETTE.

Vous le saviez, monsieur Doucet, et vous ne le disiez pas ?

DOUCET.

Oh! je l'avais appris vaguement.

DELPHINE.

Une terre! Il n'y a pas deux ans que notre oncle a vendu, d'après les intentions de la famille Dubreuil, tous les biens qu'elle possédait dans ce pays.

JULIETTE.

On a vendu? alors j'y suis... il n'y a pas à en douter. Aussi, je me disais : Un jeune homme s'occuper d'acquisitions de ce genre! Mesdemoiselles, on nous trompe, c'est moi qui vous le dis; ce n'est pas une terre que monsieur Dubreuil vient chercher ici.

DELPHINE *et* CORNÉLIE.

Comment?

JULIETTE.

C'est une femme.

DELPHINE *et* CORNÉLIE.

Il serait possible!

JULIETTE.

C'est certain.

DOUCET, *à part.*

Voyez-vous la petite fûtée... (*haut.*) Vous croyez?...

JULIETTE.

Oui, monsieur Doucet, vous voilà un rival, et ce sera bien fait. Pourquoi avez-vous attendu? Vous en serez puni, petit inconstant, petit volage.

DOUCET, *passant entre Juliette et Delphine.*

Ah! mesdemoiselles, moi, volage! c'est me faire injure, et la preuve, c'est que je suis décidé; mon choix est fait.

DELPHINE *et* CORNÉLIE.

Il serait possible!

JULIETTE.

A la bonne heure; il n'y a rien de tel que la concurrence. Je suis curieuse de savoir qui monsieur Doucet honore de son choix.

DOUCET.

Qui? Comment, vous n'avez pas deviné? (*à part*, *regardant tour à tour chacune des demoiselles.*) Je le crois bien, je flotte encore moi-même. (*haut*) Eh bien! sachez que celle que j'aime est ici, près de moi. Je voudrais parler, me déclarer; mais comme entre tant d'attraits on éprouve un trouble, un embarras bien naturel pour faire connaître son choix, permettez qu'un emblème ingénieux, un bouquet, présenté ce matin même à celle de qui dépend ma félicité, me tire d'une perplexité cruelle; offert par l'amour, s'il est accepté par l'indulgence, je n'aurai plus rien à désirer.

JULIETTE.

Oh! c'est très délicat.

DOUCET.

Vous comprenez? Je vous quitte; avant une heure, je serai de retour; adieu, mes toutes belles.

TOUTES.

Adieu, monsieur Doucet. (*Il sort par le fond.*)

SCENE VII.

CORNÉLIE, JULIETTE, DELPHINE, LOUISE.

JULIETTE.

Voyez-vous, monsieur Doucet a déjà peur.

DELPHINE.

Tant mieux; car je n'ai jamais vu d'homme plus indécis.

LOUISE.

Oui; mais il est fort bon enfant.

CORNÉLIE.

D'ailleurs, c'est un excellent parti... pour la province! car cer-

tainement, si nous étions à Paris, il y a long-temps que j'aurais fait un beau mariage.

DELPHINE.

Oh ! c'est bien vrai ; il n'y a qu'à Paris où l'on puisse se marier suivant ses goûts, son inclination.

CORNÉLIE.

Mais au fond d'un pays à peine civilisé, où l'on n'a que les journaux de la semaine passée...

DELPHINE.

Où la musique nouvelle est déjà vieille en arrivant...

JULIETTE.

Oh ! toi, Cornélie, tu ne penses qu'à la politique : et toi, Delphine, qu'à la musique, ce qui fait que vous êtes rarement d'accord. Mais consolons-nous, la présence de monsieur Dubreuil va nous distraire.

CORNÉLIE.

Tu crois donc vraiment qu'il vient avec des projets ?

JULIETTE.

Je le parierais. Dans tous les cas, fiez-vous à moi, je le saurai bientôt, je vous en réponds... non pas pour moi, mes amies, je n'ai aucune prétention... D'abord, j'ai trop d'amitié pour vous ; et puis, vous le savez, j'ai ailleurs des engagemens sacrés... mon cousin le consul à Pondichéry, qui est parti depuis deux ans ; il est vrai qu'il y a bien long-temps qu'il ne nous a donné de ses nouvelles, il m'a peut-être oubliée.

LOUISE.

Oh ! non, ce n'est pas possible.

JULIETTE.

Si fait, c'est possible, ça s'est vu.

LOUISE.

Moi, je suis sûre qu'il t'aime encore.

JULIETTE.

Et moi aussi je l'aime ; mais il n'écrit pas, il ne revient pas ! et puis Pondichéry, c'est si loin ! Dans tous les cas, mes bonnes amies, si je puis vous être utile, comptez sur moi.

LOUISE, *regardant vers le fond.*

Ah ! voilà monsieur Dubreuil qui vient de ce côté.

TOUTES.

Attention !

ENSEMBLE.

LOUISE.

AIR *de la Galope de Baudouin.*

Le voilà. (*bis.*)
Mon cœur bat d'avance
De crainte et d'espérance
Pour celle qu'il choisira !

JULIETTE, DELPHINE, CORNÉLIE.

Le voilà. (*bis.*)
Mon cœur bat d'avance;
J'ai déjà l'espérance
Que c'est moi qu'il choisira.

SCENE VIII.

LES MÊMES, DUBREUIL; *il s'arrête dans le fond.*

DUBREUIL, *à part.*

Que de charmes réunis!
Cet aspect m'enchante;
Dieu! quel tableau se présente
A mes yeux surpris!

ENSEMBLE.

DUBREUIL.

Oui déjà,
Oui déjà;
L'embarras commence;
Et mon cœur qui balance
Avec peine choisira.

LOUISE.

Le voilà,
Le voilà,
Mon cœur bat d'avance
De crainte et d'espérance
Pour celle qu'il choisira.

CORNÉLIE, DELPHINE, JULIETTE.

Le voilà,
Le voilà,
Mon cœur bat d'avance!
Oui, déjà
J'ai l'espérance
Que c'est moi qu'il choisira!

DUBREUIL, *saluant*.*

Mesdemoiselles... (*apercevant Louise qui est seule à sa gauche.*) Quevois-je! Louise!

LOUISE.

Monsieur Édouard... (*à part.*) C'est moi qu'il a reconnu la première.

* Juliette, Cornélie, Delphine, Dubreuil, Louise.

DUBREUIL.

Mille pardons, mesdemoiselles, de paraître ainsi devant vous... j'aurais dû attendre que monsieur Verdier m'eût présenté à ses nièces; car après une absence aussi longue, je n'ose espérer qu'elles reconnaîtront le fils du meilleur ami de leur père.

LOUISE, *bas à Dubreuil.*

Voilà mes deux cousines; c'est Cornélie qui est l'aînée... Delphine est là, près de vous. (*à part*) Ce pauvre Édouard! il faut bien que je l'aide un peu, mon ancien chevalier.

DUBREUIL.

Bonne petite Louise. (*haut à Juliette.*) Mademoiselle est aussi de la famille?

LOUISE.

Non... c'est une amie, une voisine... mademoiselle Juliette Brémont.

DUBREUIL.

Brémont!... Je crois avoir vu plusieurs fois monsieur votre père à Paris.

JULIETTE, *vivement.*

Oui, monsieur... il était aussi très lié avec le vôtre... il m'a bien souvent parlé de vous.

DUBREUIL.

J'aurai le plaisir d'aller lui rendre mes devoirs... Je quitte à l'instant monsieur Verdier; il a été retenu à la ferme, mais il va revenir pour le déjeuner.

LOUISE.

Le déjeuner... Ah! mon Dieu! moi qui oubliais!... (*à part.*) J'aurais pourtant bien voulu savoir laquelle de mes deux cousines... C'est égal, Juliette me dira tout. (*Elle sort.*)

CORNÉLIE, *à Dubreuil.*

Monsieur, nous n'étions pas prévenues de votre arrivée... vous nous avez surprises dans un négligé...

DUBREUIL.

Je serais désolé que la présence d'un ancien ami de la maison causât ici la moindre gêne.

CORNÉLIE, *bas à Juliette qui est passée entre elle et Delphine.*

Nous te laissons avec lui.

DELPHINE, *de même.*

Tâche de le faire jaser.

JULIETTE, *de même.*

Soyez tranquilles... (*à part.*) La bonne occasion... (*haut.*) Je vous rendrai compte de ce que j'apprendrai.

CORNÉLIE.

Monsieur, nous nous reverrons au déjeuner.

DELPHINE.

Juliette vous tiendra compagnie.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

DUBREUIL, CORNÉLIE, JULIETTE, DELPHINE.

Ah! déjà, etc.

(*Cornélie et Delphine s'éloignent en faisant des signes à Juliette.*)

SCENE IX.

JULIETTE, DUBREUIL.

DUBREUIL, *à part.*

Cette petite mademoiselle Juliette m'a l'air fort aimable, fort éveillée; tâchons de la faire causer sur ses amies. (*haut.*) Mademoiselle, vous paraissez intimement liée avec les nièces de monsieur Verdier?

JULIETTE.

Oui, monsieur... depuis six ans, nous ne nous quittons pas... toujours ensemble, toujours unies.

DUBREUIL.

Ce sont de charmantes personnes.

JULIETTE, *à part.*

Il y vient de lui-même... (*haut.*) Mais est-ce donc une chose si étonnante que de trouver en province quelque esprit, quelques graces?... En vérité, messieurs les Parisiens, vous devriez bien vous montrer moins prévenus, ou plus charitables, et croire que la capitale n'a pas un privilége exclusif... que pour être provinciale, on n'est pas absolument dépourvue de tact, de finesse... Moi, par exemple, voulez-vous que je vous dise quelle est l'idée qui vous occupe en ce moment?

DUBREUIL.

Près de vous?... cela n'est pas difficile à deviner.

JULIETTE.

Oh! il ne s'agit pas de complimens... Cette idée n'a rien de bien flatteur... vous comptez sur moi pour le chapitre des renseignemens... vous vous dites : « Voilà une petite demoiselle « élevée en province : elle doit être un peu simple, un peu « médisante; tranchons le mot, un peu bavarde... je n'ai qu'à « l'interroger, elle jasera plus que je ne voudrai, et là-dessus « j'arrangerai mes projets... » Ça n'est pas mal calculé.

DUBREUIL, *à part.*

En voilà déjà une qui ne manque pas de franchise. (*haut.*)

Mais, mademoiselle, je vous proteste que je n'ai aucune espèce de projets.

JULIETTE.

Ah! vous êtes dissimulé!... ça n'est pas beau.

DUBREUIL, *à part.*

Elle est amusante... (*haut.*) Eh bien? mademoiselle, je vais vous parler avec sincérité, et je vous avouerai...

JULIETTE.

Ce que je sais déjà... que vous venez pour vous marier.

DUBREUIL.

Qui a pu vous dire?...

JULIETTE.

AIR : *L'Amour qu'Edmond a su me taire.*

Mon Dieu! monsieur, faut-il tant de finesse
Pour reconnaître un amoureux?
Hélas! avec si peu d'adresse
Presque toujours il déguise ses vœux!
Il craint en vain de se laisser surprendre;
Car dès l'instant qu'on l'a pu soupçonner...
Tous les efforts qu'il fait pour s'en défendre
Le font encor mieux deviner.

Cependant avec vous, c'était plus difficile... vous êtes moins gauche que les autres : c'est une justice à vous rendre.

DUBREUIL.

Je vous remercie de l'avoir remarqué.

JULIETTE.

Est-ce que tout ne se remarque pas en province? On est si méchant, si peu occupé... rien n'échappe à la médisance, à la moquerie... Il n'est pas jusqu'à mes amies, Cornélie et Delphine, les deux meilleures filles du monde, qui ne soient en butte à la critique... On s'amuse un peu ici de leurs prétentions, de leur affectation... Tout le monde a ses défauts... Je suis sûre qu'à Paris on ne ferait pas attention à elles... Les ridicules y sont perdus dans la foule; et voilà ce qui rend la campagne un séjour insupportable aux gens d'esprit.

DUBREUIL.

Alors il paraît que je ne suis pas de ce nombre; car j'ai le désir de m'y fixer.

JULIETTE.

Vous, monsieur! (*à part.*) Ah! mon Dieu! qu'est-ce que j'ai fait!... (*haut.*) Ah! dame! tout dépend de la manière de voir... Il est certain que la paix, la tranquillité ont aussi leur mérite.

DUBREUIL.

Et puis, je ne le cache pas... ça vous paraîtra peut-être original; mais j'aime le printemps, les fleurs, la verdure.

JULIETTE.

Et ce n'est qu'à la campagne qu'on peut bien jouir de tout cela. Il y a des plaisirs plus vifs, il n'y en a pas de plus vrais, de plus naturels. Ce sont les seuls dont on ne se lasse jamais. Je l'éprouve tous les jours, moi qui ai passé ici mon enfance. S'il fallait quitter la maison où j'ai été élevée, s'il fallait abandonner mon petit jardin... ou ma jolie collection de roses; car il n'y en a pas d'aussi belles dans les environs... Je veux vous les faire voir, M. Dubreuil, vous devez être amateur.

DUBREUIL.

J'accepte avec le plus grand plaisir.

JULIETTE.

Et ma petite basse-cour... mes pintades, mes lapins... car j'ai aussi des lapins.

DUBREUIL, *à part.*

Elle a des lapins!... Elle est charmante!

JULIETTE.

Vous ne savez pas combien je suis heureuse! combien je suis attachée à tout ce qui m'entoure!

AIR *de la Bouquetière.*

De la nature
L'aspect séduisant
Rend l'ame plus pure,
Le cœur plus aimant.

Le bonheur champêtre
Doit être envié;
Ici, l'on peut être
Toute à l'amitié.

DUBREUIL.

L'amitié?

JULIETTE.

L'amitié...

ENSEMBLE.

De la nature, etc., etc., etc.

DUBREUIL.

Dans ces lieux que j'aime,
Un cœur sans détour
Doit être de même
Fidèle à l'amour.

JULIETTE.

A l'amour?

DUBREUIL.

A l'amour.

ENSEMBLE.

De la nature, etc., etc., etc.

JULIETTE.

Puisque vous allez épouser une des nièces de M. Verdier, promettez-moi de ne pas l'emmener à Paris. Il faudrait me séparer d'elle... ce serait une amie de moins. Et si vous restez, j'aurai un ami de plus.

DUBREUIL, *à part.*

De l'esprit, de la sensibilité... (*haut.*) Non, mademoiselle, je ne partirai pas. Quant à ce mariage, détrompez-vous; il n'y a rien de positif; rien ne m'engage positivement.

JULIETTE, *à part.*

Il est pris... (*haut.*) Achevez.

SCENE X.

JULIETTE, DUBREUIL, VERDIER, *arrivant par le fond.*

VERDIER.

Pardon, mon cher Dubreuil, de vous avoir fait attendre pour déjeuner.

JULIETTE, *à part.*

Ah ! mon Dieu! quel dommage!

DUBREUIL.

Je vous assure que le temps ne m'a jamais paru moins long.

VERDIER, *à part.*

Diable ! est-ce que la petite voisine ? .. (*haut.*) Mademoiselle Brémont, madame votre mère se porte bien ?

JULIETTE.

Merci, monsieur Verdier.

VERDIER.

Et votre cousin le consul donne-t-il enfin de ses nouvelles?

JULIETTE.

Mon cousin ?

VERDIER.

Oui, ce jeune cousin qui devait vous épouser il y a deux ans?

JULIETTE.

Deux ans changent bien des choses ; je crois bien qu'il ne songe plus à moi. Et quand on est capable d'un pareil oubli...

DUBREUIL, *à part.*

Ah! il y a un cousin! Elle ne m'en avait rien dit.

JULIETTE, *à part.*

Il avait bien besoin de parler de ça... C'est égal; encore une ou deux conversations comme celle-là, et je ne craindrai plus rien.

SCENE XI.

LES MÊMES, LOUISE *.

LOUISE.

Messieurs, le déjeuner est servi.

VERDIER.

Ah! j'en suis enchanté; tout le monde est réuni?

LOUISE.

Excepté Cornélie, qui est descendue au jardin; mais je vais la prévenir.

VERDIER, *à Dubreuil.*

Venez, mon ami. (*Il rentre.*)

DUBREUIL, *à Juliette.*

Mademoiselle, j'espère vous revoir bientôt.

JULIETTE.

Monsieur, mes parens seront charmés de votre visite.

(*Dubreuil rentre.*)

SCENE XII.

LOUISE, JULIETTE.

LOUISE.

Eh bien! Juliette, tu as causé avec M. Dubreuil?

JULIETTE.

Oui: c'est un charmant garçon.

LOUISE.

N'est-ce pas?

JULIETTE.

Tu t'en es aperçue?

LOUISE.

Oh! pour moi, c'est une ancienne connaissance.

JULIETTE, *à part.*

Pour celle-là, il n'y a pas d'inquiétude à avoir; elle n'a pas de prétention.

LOUISE.

Et puis, il est si bon!

* Louise, Juliette, Dubreuil, Verdier.

Air de *Paris et le village.*

Oui, j'en conviens, dès mes plus jeunes ans
A son destin je m'intéresse;
Il fut toujours pour ses parens
Plein de respect et de tendresse.
Le temps n'a pas changé son cœur,
Et sa femme doit, je l'espère,
Hériter un jour du bonheur
Qu'il a su donner à sa mère.

JULIETTE.

J'ai fait tout ce que j'ai pu pour le bien disposer en faveur de tes cousines.

LOUISE.

Ah! je te reconnais bien là.

JULIETTE.

A présent que je l'ai étudié, je pourrai leur indiquer plus facilement le moyen de ne pas laisser échapper ce brillant parti : ils sont si rares dans ce pays... J'aurais même voulu leur parler à cet égard-là... Ces pauvres amies !... je les aime tant ! je voudrais tant les voir heureuses!

LOUISE.

Après déjeuner tu les reverras.

JULIETTE, *à part.*

Ce n'est pas mon compte... (*haut.*) Il sera trop tard... il faut que je retourne à la maison... d'ailleurs, comment les trouver seules?... c'est embarrassant.

LOUISE.

Et Cornélie, qui est encore au jardin!... il faut que je l'avertisse. (*regardant du côté du berceau de feuillage à droite.*) Mais justement je l'aperçois qui vient de ce côté.

JULIETTE.

La voici! ..tant mieux... je me charge de la prévenir... Toi, retourne auprès de Delphine, et remets-lui ce que je vais écrire... (*Elle tire de son sein un petit souvenir sur lequel elle écrit.*) Quelques mots seulement, ça suffira... Voyons, il s'agit de servir ses amies selon leurs goûts.

LOUISE.

Dépêche-toi.

JULIETTE, *écrivant à part.*

« Monsieur Dubreuil est très romanesque... il croit à la sym-
« pathie et aux inclinations spontanées; guide-toi là-dessus.
« Tu connais l'amitié particulière que j'ai pour toi; et malgré
« toutes les petites intrigues de Cornélie, il faut que ce soit toi
« qui l'emportes. »

LOUISE, *à part.*

Ce pauvre monsieur Édouard!... elles conspirent toutes contre lui... Enfin... si c'est pour son bonheur...

JULIETTE, *haut.*

Tiens, Louise, donne-lui cela tout de suite, avec prudence.

(*Elle dechire un feuillet et le lui remet.*)

LOUISE.

Et Cornélie ?

JULIETTE.

Je vais vous l'envoyer dans un instant. (*Louise rentre.*)

SCENE XIII.

JULIETTE, CORNÉLIE, *sortant du berceau et arrivant doucement.*

CORNÉLIE.

Elle est partie.

JULIETTE, *à part.*

A l'autre, à présent.

CORNÉLIE *.

La voilà seule, c'est bien heureux... j'attendais depuis une demi-heure... As-tu quelque chose à m'apprendre?... Monsieur Dubreuil...

JULIETTE.

C'est un homme parfait, et qui te convient à merveille.

AIR *du Fleuve de la vie.*

Vois donc pour toi quel avantage!
C'est un penseur, un érudit;
Enfin, un philosophe, un sage
Qui joint la raison à l'esprit.
De science il parle, ma chère,
Comme un académicien;
Et de politique aussi bien
Qu'un journal littéraire.

CORNÉLIE.

Il serait possible! ça ne peut pas mieux se trouver.

JULIETTE.

Quant à sa fortune, il est déjà éligible, et c'est pour l'être encore plus qu'il a acheté le château de Mérival... Enfin sa manie est d'être député dès qu'il aura trente ans.

* Cornélie. Juliette.

CORNÉLIE.

Député !... Quel dommage qu'il soit trop jeune ! je serais la femme d'un député !... Mais, dis-moi, connais-tu son opinion?

JULIETTE.

Est-ce que tu tiens à ce qu'il ait des opinions?

CORNÉLIE.

Ce n'est pas cela... mais je voudrais savoir... parce que si je vais lui parler blanc, et qu'il me réponde... *juste milieu*... nous ne pourrons jamais nous entendre.

JULIETTE.

Je ne peux pas t'en dire davantage... mais rentre bien vite... on t'attend pour déjeuner.

CORNÉLIE.

Oh ! le déjeuner doit être bien avancé ; d'ailleurs je n'ai pas faim... Femme d'un député !

JULIETTE.

Il faut que je te quitte ; je reviendrai bientôt savoir le résultat.

CORNÉLIE.

Adieu, ma chère Juliette... combien je te remercie !

JULIETTE.

Cette chère Cornélie !... tu sais ma préférence pour toi... je ne me consolerais pas si Delphine l'emportait... Adieu... (*riant à part.*) Elles vont se montrer telles qu'elles sont naturellement ; bien ridicules, bien ennuyeuses... Ce jeune homme a du goût, et je suis tranquille... Adieu, chère amie.

(*Elle sort par le fond, à gauche.*)

CORNÉLIE, *seule.*

Si je pouvais seulement connaître son opinion... Ah ! mon Dieu, je crois que le voici... Heureusement les journaux de Paris viennent d'arriver; mettons-nous à lire pour commencer.. (*Elle s'assied sur une chaise.*) Le *Moniteur*... ça ne peut pas me compromettre. (*Elle le déploie et fait semblant de lire.*)

SCENE XIV.

DUBREUIL, CORNÉLIE.

DUBREUIL.

C'est vraiment un pays charmant ! tout le monde a ici un air de franchise, de simplicité, qui me ravit... Point d'art, point d'apprêt... Cette petite Juliette, c'est la nature elle-même... (*apercevant Cornélie.*) Ah ! c'est la sœur aînée... elle est occupée à lire ; ne la dérangeons pas. (*Il va pour sortir.*)

CORNÉLIE, *a part.*

Eh bien ! il s'en va... ça ne fait pas mon compte... Oh ! une idée... (*haut, en se levant brusquement.*) C'est une horreur... c'est une indignité.

DUBREUIL, *s'arrêtant.*

Et qu'avez-vous donc, mademoiselle ?

CORNÉLIE.

Pardon, monsieur, je ne vous voyais pas... et je n'ai pas été maîtresse d'un premier mouvement, en lisant un extrait de la *Gazette d'Augsbourg*. Il paraît que l'autocrate se conduit.. (*Elle lui donne le journal.*) vous verrez qu'il se conduit... ou qu'il se laisse conduire... car on ne sait pas au juste.

DUBREUIL, *lui rendant le journal.*

J'avais déjà lu cet article, et il m'avait frappé aussi... mais comme vous le dites fort bien... il y a peut-être de l'exagération.

CORNÉLIE, *à part.*

Est-ce qu'il serait pour les amnisties ?

DUBREUIL.

Mademoiselle s'intéresse donc un peu à la politique ?

CORNÉLIE.

Beaucoup, monsieur, beaucoup.

DUBREUIL.

C'est pour une femme une occupation bien sérieuse, ça n'est pas amusant.

CORNÉLIE.

Eh! qui peut songer à s'amuser en présence des événemens graves qui nous débordent de toutes parts? Quand on voit son pays, et je dirai plus, tous les peuples de l'Europe, dans un état de conflagration!... non pas que je veuille faire entendre par-là qu'ils aient absolument tort, parce qu'il y a des circonstances, des motifs... quoique d'un autre côté certainement il y ait aussi des raisons de penser... mais enfin, au milien de tout ça...

DUBREUIL.

Je crois saisir votre idée.

CORNÉLIE, *à part.*

Je suis bien aise qu'il saisisse mon idée.

DUBREUIL.

Vous pensez que l'avenir doit inspirer de vives inquiétudes ?

CORNÉLIE.

Précisément, et voilà pourquoi la lecture des journaux m'offre tant d'intérêt.

DUBREUIL.

Il est vrai qu'aujourd'hui c'est un goût à peu près général.

CORNÉLIE.

Cependant tous n'ont pas à mes yeux un égal mérite, par exemple, *le National*, *le Courrier Français.*

DUBREUIL.

Ceux-là se distinguent par la logique, la force des pensées, la vigueur du style.

CORNÉLIE, *à part.*

Il est républicain. (*haut.*) Quelle différence avec *la Gazette !*

DUBREUIL.

Oh! *la Gazette* est rédigée avec un talent, avec une adresse...

CORNÉLIE, *à part.*

Je me trompais, il est légitimiste. (*haut.*) Pour ce qui est des feuilles ministérielles...

DUBREUIL.

Elles renferment souvent aussi des articles d'une portée remarquable.

CORNÉLIE, *à part.*

Ah! mais je ne sais plus que penser avec cet homme-là! (*haut.*) Ainsi, monsieur, vous lisez tous les journaux?

DUBREUIL.

Il faut bien connaître toutes les opinions, quoique personnellement on n'en ait qu'une.

CORNÉLIE.

C'est clair, on en a une; reste à savoir...

DUBREUIL.

Les passions qui divisent les partis s'éteindront quelque jour, et l'on finira par s'entendre.

CORNÉLIE.

Ce serait bien heureux, mais nous n'en sommes pas encore là. Dieu! si tous les hommes pensaient de même, ça serait bien plus facile; on saurait tout de suite à quoi s'en tenir. Moi, d'abord, je serais trop malheureuse avec un mari, si nous n'avions pas la même manière de voir.

DUBREUIL, *à part.*

A la bonne heure, voilà une femme raisonnable.

CORNÉLIE.

Aussi, quand je me marierai, je tiens à connaître d'avance...

DUBREUIL.

Je suis de votre avis, mais vous n'avez rien à craindre.

AIR *du Vaudeville de la Somnambule.*

Partout, je puis vous le promettre,
Les maris savent, sans effort,
A la raison céder et se soumettre.

CORNÉLIE.

Vous pensez donc que nous serons d'accord.

DUBREUIL.

A votre main je n'oserais prétendre;
Mais si j'étais votre époux, cependant
Je saurais toujours vous comprendre.

CORNÉLIE, *à part.*

Je voudrais bien pouvoir en dire autant.

SCENE XV.

DUBREUIL, CORNÉLIE, DOUCET, *une rose à la main.*

DOUCET, *à part.*

Justement, c'est elle que je rencontre la première.

CORNÉLIE.

Allons, qui est-ce qui vient nous interrompre?

DOUCET, *lui présentant la rose.*

Sage et imposante Cornélie...

CORNÉLIE.

Que me voulez-vous, monsieur?

DOUCET.

Vous ne vous rappelez pas ce que je vous ai dit ce matin? C'est à vous que j'offre la fleur symbolique.

DUBREUIL, *à part.*

Qu'est-ce que ça signifie?

CORNÉLIE.

Et c'est pour ça que vous venez me déranger?

DOUCET.

Vous ne comprenez donc pas l'emblème ingénieux?

CORNÉLIE.

Laissez-moi, monsieur; il est bien étonnant que vous vous permettiez... (*à Dubreuil.*) Excusez, monsieur, je suis toute troublée... nous reprendrons cela plus tard... la discussion n'est qu'ajournée. (*à part en sortant.*) Est-il bête avec ses emblèmes!

DOUCET.

Je reste pétrifié! mais je sais d'où part le coup. (*à part.*) Voyez-vous, j'en avais un pressentiment... A peine arrivé, ce maudit Parisien! (*à Dubreuil.*) C'est sans doute à vous, monsieur, que je dois la réception...

DUBREUIL.

Vous dites, monsieur?...

DOUCET.

Je dis qu'un autre à ma place se formaliserait peut-être; mais moi, c'est tout le contraire; je suis enchanté. En entrant ici, j'hésitais encore entre les deux sœurs. Vous m'avez prévenu auprès de mademoiselle Cornélie.

DUBREUIL.

Moi, monsieur? Qui vous fait penser...

DOUCET.

Je vous répète que j'en suis enchanté. Mademoiselle Cornélie est peut-être celle qui me convenait le moins; mais Delphine me reste, et je sens là que je l'ai toujours préférée. Je vais la trouver sur-le-champ, persuadé qu'elle acceptera avec reconnaissance. Sans rancune, monsieur.

DUBREUIL.

Monsieur?

DOUCET.

Je serais désolé de me brouiller avec un beau-frère; je vais trouver Delphine.

SCENE XVI.

DUBREUIL, *puis* DELPHINE.

DUBREUIL, *seul.*

Quel original! j'ai cru d'abord qu'il allait me proposer un cartel... heureusement qu'il prend son parti facilement. (*On entend la ritournelle de l'air suivant.*) Mais qu'entends-je!

DELPHINE.

(*Elle arrive par le fond du jardin, vêtue simplement, chapeau de paille, avec des brides tombantes, et un roman à la main. — Elle s'assied sur le banc de gazon qui est auprès du berceau de feuillage.*)

Air *d'une nouvelle Tyrolienne.*

Je t'attends, douce sympathie;
Que l'amour à ta voix se révèle à mon cœur.
Pour jamais enchaîne ma vie,
A ton charme divin je devrai le bonheur.
Mais jusqu'ici toujours rebelle,
Ce bonheur que j'implore échappe à mes désirs;
Oui, tu me fuis quand je t'appelle,
Et l'écho répond seul à mes tristes soupirs.
Là, là, là, là.................

DUBREUIL.

Quelle voix délicieuse!

DELPHINE, *se levant, et feignant d'apercevoir Dubreuil.*

Ah!

DUBREUIL.

Ma présence vous surprend, mademoiselle?

DELPHINE.

Il est vrai, monsieur... je ne m'attendais pas... et je ne sais quel trouble involontaire....

DUBREUIL.

Moi-même, en vous écoutant, je n'étais pas maître de mon émotion.

DELPHINE, *à part.*

La sympathie qui agit déjà.

DUBREUIL.

Mais que vois-je ? vous semblez affligée... j'aperçois encore des larmes....

DELPHINE.

Je n'ai pu les retenir... il y a dans ce roman une situation si touchante... C'est une jeune personne élevée à la campagne... on la nomme Emma... Timide, quoique sensible, elle ignorait encore un sentiment fatal, lorsqu'un étranger... un jeune homme...

DUBREUIL.

Un jeune homme !...

Air *du Retour de Pierre.*

Ce récit vraiment m'intéresse.

DELPHINE.

La pauvre Emma, dès ce moment,
Au fond du cœur, avec ivresse,
A senti naître un doux tourment.
Désormais pensive et rêveuse,
Son ame a connu la douleur.
Autrefois elle était heureuse,
Adieu repos, adieu bonheur !

DUBREUIL.

Même air.

Parlez, mon désir est extrême
De voir couronner son amour :
Oui, sans doute, celui qu'elle aime
D'Emma fut épris à son tour.

DELPHINE.

Ce doux espoir à ses yeux brille.
Hélas ! n'est-ce point une erreur?
Rendra-t-il à la pauvre fille
Et le repos et le bonheur?

DUBREUIL.

Voilà donc, mademoiselle, ce qui fait couler vos pleurs !

DELPHINE.

Oui, monsieur, je pleure très facilement... tous les romans que je lis me produisent cet effet.

DUBREUIL.

Vous devez craindre d'en lire beaucoup.

DELPHINE.

Au contraire, à la campagne... presque sans société... il faut bien se créer un monde à part... aussi, la solitude, la lecture, voilà presque mes seuls plaisirs.

DUBREUIL.

Vous oubliez la musique.

DELPHINE.

Ah! oui... la musique... rien ne dispose mieux aux émotions tendres... Monsieur est musicien?

DUBREUIL.

Un peu, mademoiselle.

DELPHINE, *à part.*

C'est bon à savoir.

DUBREUIL, *à part.*

Quel plaisir de faire des duos avec cette femme-là!

DELPHINE.

C'est un avantage dont on ne peut jouir en province... Ici, la musique est bien en retard... nous en sommes encore aux anciennes psalmodies : *Besoin d'aimer* ou *Fleuve du Tage*, avec accompagnement de guitare.

DUBREUIL.

C'est un peu gothique.

DELPHINE.

Quelle différence avec cette musique passionnée, où la voix se développe en roulades, en gammes chromatiques!... Ce n'est qu'avec les ressources d'une vocalisation puissante qu'on peut exprimer toutes les nuances du sentiment... mais, comme je vous disais, dans ce pays, la musique moderne a peu de prosélytes.

AIR : *Fragment de Tancredi.*

Ah! pour moi quelle souffrance!
Nous sommes encor dans l'enfance;
Et c'est la romance
Que l'on préfère aux traits brillans.
Ah! pour moi quelle souffrance!
Ce sont des airs sans ornemens
Que l'on préfère aux traits brillans.
Une tendre mélodie
Nous charme par sa douceur,
Et présage le bonheur.
Il est bien rare
Qu'on soit barbare,
Lorsqu'un amant
Avec ivresse nous déclare
Son amour et son tourment;
Pourrait-on être barbare
Pour un aussi tendre amant?
Non, non, vraiment.

DUBREUIL.

Je suis dans l'enthousiasme!... c'est un opéra tout entier.

DELPHINE, *à part.*

Il est ravi.

SCENE XVII.

LES MÊMES, DOUCET*.

DOUCET.

Ah! la voilà... il y a assez long-tems que je la cherche.

DUBREUIL.

Encore ce monsieur Doucet?

DOUCET.

Adorable Delphine, vous vous rappelez sans doute...

DELPHINE.

Quoi donc, monsieur Doucet?

DOUCET.

L'emblème ingénieux...

DELPHINE.

L'emblème?...

DOUCET, *lui présentant la fleur.*

C'est à vous que je destine...

DELPHINE, *riant.*

Ah! j'y suis! ah! ah! ah!

DOUCET, *à part.*

J'étais sûr que ça lui ferait plaisir.

DUBREUIL, *riant.*

Ma foi, je l'avais oublié aussi.

DOUCET, *à part.*

L'étranger est vexé.

DELPHINE.

Comment, monsieur Doucet, il serait possible?

DOUCET.

Oui, mademoiselle; dès le premier moment où je vous ai vue, j'ai senti une étincelle...

DELPHINE.

Il n'y a pas d'étincelle entre nous.

DOUCET.

Il n'y a pas d'étincelle! qu'est-ce qu'il y a donc?

DUBREUIL, *à Delphine.*

Mademoiselle, je vois que monsieur Doucet a le projet de causer avec vous; permettez-moi de parcourir ce roman. (*Il prend le roman que Delphine a posé sur une chaise.*) Je veux lire cette situation touchante dont nous parlions tout à l'heure.

* Doucet, Delphine, Dubreuil.

DOUCET.

Qu'est-ce que ça signifie?

DUBREUIL.

Vous ne devinez pas?

DOUCET.

Comment! et mademoiselle Delphine aussi! C'est-à-dire, monsieur, que vous vous faites un jeu d'aller sur mes brisées?

DUBREUIL.

Je pourrais dire, monsieur, que c'est vous qui allez sur les miennes.

DOUCET.

Vous êtes toujours là quand j'arrive.

DUBREUIL.

C'est vous qui arrivez toujours quand je suis là.

DOUCET.

Mais moi, il y a cinq ans que j'y suis, jeune inconnu... mettez-vous à ma place.

DUBREUIL.

En vérité, monsieur, je ne sais que répondre... Enfin... j'ai l'honneur de vous saluer.

DOUCET.

Monsieur, monsieur! Allons, il est déjà loin. (*revenant à Delphine.*) Ainsi, mademoiselle, c'est bien décidé...

DELPHINE.

Oh! tout-à-fait.

DOUCET.

Vous refusez le bonheur?

DELPHINE.

Mais, oui.

DOUCET.

Tout est dit; je le porte à une autre, je trouverai facilement à le placer, aussi je n'ai pas de regrets. C'est vous que je plains, Delphine... Delphine, vous êtes bien à plaindre.

(*Il sort par le fond.*)

SCENE XVIII.

DELPHINE, *puis* LOUISE, CORNÉLIE *et* JULIETTE.

DELPHINE, *seule.*

Je n'en saurais douter, j'ai su lui plaire; il existe entre nous un rapport de sentimens...

LOUISE, *entrant*, *à Cornélie.*

AIR.

Ma chère, es-tu bien sûre?

CORNÉLIE.

Il m'aime, j'en suis sûre.

DELPHINE.

Il m'aime, j'en suis sûre.
Arrive donc, ma sœur.

LOUISE.

Ah ! quel est son bonheur !

CORNÉLIE.

Apprenez mon bonheur!

DELPHINE.

Il m'aime, j'en suis sûre.

LOUISE.

C'est elle, je t'assure.

CORNÉLIE.

Non, c'est moi, je t'assure.

DELPHINE.

Toi seule es dans l'erreur.

LOUISE.

Laquelle est dans l'erreur?

CORNÉLIE.

Non, j'ai gagné son cœur!

DELPHINE.

Il m'aime, j'en suis sûre.

LOUISE.

Toutes deux, j'en suis sûre,

DELPHINE.

Dissipe ton erreur.

LOUISE.

N'ont pu toucher son cœur.

DELPHINE.

Moi seule, je le jure,

LOUISE.

Mais par quelle aventure

DELPHINE.

Ai su toucher son cœur.

LOUISE.

Sont-elles dans l'erreur?

DELPHINE.

Il m'aime, j'en suis sûre.

LOUISE.

Toutes deux, j'en suis sûre,

DELPHINE.

Dissipe ton erreur.

JULIETTE, *entrant.*

La drôle d'aventure!

CORNÉLIE.

Il m'aime, j'en suis sûre.

JULIETTE.

Quoi ! c'est moi, quel honneur!

CORNÉLIE.

Dissipe ton erreur.

JULIETTE.

Ah ! long temps, je le jure,

CORNÉLIE.

Moi seule, je le jure,

JULIETTE.

J'en rirai de bon cœur.

CORNÉLIE.

Ai su toucher son cœur.

JULIETTE.

La drôle d'aventure!

CORNÉLIE.

Il m'aime, j'en suis sûre.

JULIETTE.

Quoi! c'est moi, quel bonheur!

LOUISE.

N'ont pu toucher son cœur.

DELPHINE.

Moi seule, je le jure,

LOUISE.

Mais par quelle aventure

DELPHINE.

Ai su toucher son cœur.

LOUISE.

Sont-elles dans l'erreur?

DELPHINE.

Moi seule, je le jure,

LOUISE.

Mais par quelle aventure

DELPHINE.

Ai su toucher son cœur.

LOUISE.

Sont-elles dans l'erreur?

CORNÉLIE.

Dissipe ton erreur.

JULIETTE.

Ah! long-temps, je vous jure,

CORNÉLIE.

Moi seule, je vous jure,

JULIETTE.

J'en rirai de bon cœur.

CORNÉLIE.

Ai su toucher son cœur.

JULIETTE.

Ah! long-temps, je vous jure,

CORNÉLIE.

Moi seule, je le jure,

JULIETTE.

J'en rirai de bon cœur.

CORNÉLIE.

Ai su toucher son cœur.

JULIETTE.

Ah! laissez-moi rire, je vous en prie. Il paraît que monsieur Doucet s'était enfin décidé en ma faveur; je l'ai rencontré au moment où je sortais, il m'a offert son emblème... ah! ah! ah!

CORNÉLIE.

Et tu l'as accepté?

JULIETTE.

Du tout, Dieu m'en préserve!

DELPHINE.

Pourquoi donc?

JULIETTE.

Ah! mes bonnes amies! voilà ce que j'aurais voulu vous cacher; ça va vous faire de la peine, mais c'est bien involontairement, je vous assure, que j'ai plu à monsieur Dubreuil; il a fait demander à mes parens la permission de se présenter chez eux; c'est clair, et je pense bien que maintenant vous n'avez plus de prétentions.

DELPHINE *et* CORNÉLIE.

Il t'aime, toi?

JULIETTE.

Il m'aime à la folie, le pauvre jeune homme! Je ne sais comment cela se fait; je lui parlais pour vous avec tant de chaleur que cela l'aura fait penser à moi.

LOUISE.

Il paraît alors qu'il aime tout le monde.

JULIETTE.

Comment cela ?

LOUISE.

Cornélie prétend que c'est elle qu'il préfère, Delphine soutient qu'elle l'a enchaîné pour la vie.

DELPHINE.

Dame, il est si romanesque.

JULIETTE.

Mais du tout, il ne l'est pas.

DELPHINE.

C'est toi qui me l'as dit.

CORNÉLIE.

Comment ! elle m'a dit à moi que c'était un profond politique.

DELPHINE.

Ah ! Juliette, tu nous as trompées !

CORNÉLIE.

C'est pousser un peu loin la diplomatie.

JULIETTE.

Mais non, vous vous méprenez... j'ai voulu vous servir, au contraire... Le moyen de plaire à quelqu'un, c'est de se montrer à lui naturellement, telle que l'on est... eh bien ! ça vous a réussi, puisque vous êtes sûres de son cœur, puisque nous en sommes sûres toutes les trois.

CORNÉLIE.

J'aimerais mieux en être sûre toute seule.

DELPHINE.

Et moi aussi.

JULIETTE.

Sans doute... je suis de votre avis... mais comment faire ? il faudrait l'interroger adroitement... pénétrer son secret, sans avoir l'air...

CORNÉLIE.

Ce n'est pas nous qui pouvons lui demander...

JULIETTE.

C'est juste... il n'y a qu'une personne étrangère... Ah ! j'y suis... Louise. (*Elle passe à la gauche de Louise.*)

LOUISE.

Moi... quelle idée ?

DELPHINE.

Elle est excellente.

CORNÉLIE.

Il ne se défiera pas de toi... et tu as de l'esprit, quand tu veux.

LOUISE.

Non, mes bonnes amies... non, c'est impossible...

JULIETTE.

Tu nous refuserais ?

LOUISE.

J'en suis désolée; mais je ne sais pourquoi... ça me coûterait plus que vous ne pensez.

DELPHINE.

Ah! je t'en prie.

CORNÉLIE.

Ma bonne Louise!

JULIETTE.

Toi qui es si obligeante!

DELPHINE, *regardant à droite.*

Je l'aperçois qui revient par ici, avec mon roman à la main.

JULIETTE, *à Louise.*

Allons, c'est convenu.

LOUISE.

En vérité, je ne sais...

TOUTES.

Nous comptons sur toi... Le voici... adieu.

(*Elles se retirent vers le fond, à droite.*)

SCENE XIX.

LOUISE, *puis* DUBREUIL.

LOUISE, *seule.*

Ah! mon Dieu, comment m'y prendre?... que lui dire? Cependant je serais curieuse de connaître... et je ne sais pourquoi; mais il me semble que je tremble d'apprendre le nom de celle qu'il aime... Le voici. (*Elle se retire sous le berceau de feuillage.*)

DUBREUIL, *animé et sans apercevoir Louise.*

C'est à merveille... Venez donc à cinquante lieues de Paris pour trouver le naturel, la simplicité... En feuilletant ce volume, j'y trouve ces quatre lignes, sans doute adressées à mademoiselle Delphine. (*Il lit.*) « Monsieur Dubreuil est très « romanesque... Il croit à la sympathie... guide-toi là-dessus... « Malgré toutes les intrigues de la politique Cornélie, il faut « que ce soit toi qui l'emportes. » Je suis joué, sans aucun doute... Il y a dans tout cela une finesse... une duplicité.

AIR *du Carnaval.*

C'est un complot, et si je ne m'abuse,
Avec adresse on s'est moqué de moi;
Pour éviter l'artifice et la ruse
A quoi bon sortir de chez soi!
Ah! puisqu'il faut de la coquetterie
Être victime, en dépit de nos soins...
Mieux vaut encor l'être dans sa patrie,
On a toujours le voyage de moins.

LOUISE, *à part.*

Il ne me voit pas... je n'ose l'aborder.

DUBREUIL.

Mon parti sera bientôt pris... mais Verdier, comment lui avouer à présent... comment le quitter?... lui que je devais ramener à Paris avec sa famille, aussitôt le mariage arrêté... Il sera furieux, et je ne sais même si la nouvelle que j'ai à lui annoncer pourra l'apaiser... Allons, une résolution prompte, selon mon habitude... Que vois-je! Louise!... est-ce qu'elle serait aussi du complot? Mais, non, la pauvre enfant, je la calomnie à coup sûr... Dans tous les cas, c'est le ciel qui me l'envoie... (*allant à elle.*) Écoutez-moi, Louise, vous étiez autrefois la confidente de toutes mes pensées... puis-je compter encore sur la compagne de mon enfance?

LOUISE.

Ah! parlez, monsieur Edouard... Moi, vous rendre service... parlez vite... parlez-moi franchement... Vous savez... comme autrefois; il me semble que j'y suis encore.

DUBREUIL.

Eh bien! Louise, il faut que je parte sur-le-champ, sans voir votre père; mais auparavant, je veux vous prier de lui remettre aussitôt après mon départ (*lui donnant des papiers.*) ces papiers qui l'intéressent... ce devait être mon présent de noce .. Vous verrez, il est rappelé, réintégré dans son grade, dans ses honneurs.

LOUISE.

Qu'entends-je!... et c'est à vous, à vos soins qu'il doit...

DUBREUIL.

Non, c'était une dette de la patrie... il ne s'agissait que d'y faire penser.

LOUISE.

Ah! que vous êtes bon!... mais pourquoi partir? pourquoi laisser ses amis, quand ils sont heureux, se soustraire à leur reconnaissance!. . Pourquoi ne pas annoncer vous-même à mon père...

DUBREUIL.

Parce qu'il faudrait en même temps lui faire une autre confidence qui le fâcherait; lui dire que malgré les désirs de ma famille, les siens... je ne puis être l'époux d'une de vos cousines.

LOUISE.

Qu'entends-je!...

DUBREUIL, *lui montrant le billet de Juliette.*

Lisez ce billet, que le hasard a fait tomber entre mes mains.

LOUISE.

Ce billet!... comment se fait-il?...

DUBREUIL.

C'est une conspiration en règle.

LOUISE.

Oh! non, monsieur, ne le croyez pas... mais vous qui êtes si susceptible... votre conduite avec mes cousines m'étonne beaucoup... vous leur faites la cour; vous laissez croire à chacune d'elles que vous la préférez à l'autre.

DUBREUIL.

Je l'avoue... dans le premier moment.

LOUISE.

Et vous en convenez... Eh bien! moi aussi, monsieur, je suis du complot... je venais pour vous questionner, pour connaître celle que vous aimez? et puisqu'aucune n'a su vous plaire, cela suffit... je n'ai plus rien à vous demander... je retourne auprès d'elles pour détruire des idées que vous n'auriez pas dû faire naître.

DUBREUIL, *à part.*

Je ne l'avais jamais vue aussi animée... son regard, sa physionomie... (*haut.*) Encore un mot, Louise, j'ai tort sans doute; mais je voulais, avant tout, une femme naïve, sincère... une femme comme je n'en connais pas... ou plutôt comme je n'en ai jamais connu qu'une.

LOUISE.

Vous aimiez déjà quelqu'un?

DUBREUIL.

Eh bien! il est vrai. Une jeune personne douce, jolie, sans prétentions... sans coquetterie...

LOUISE, *à part.*

Est-ce que ce serait Juliette?

DUBREUIL.

Des vertus simples, des qualités modestes, voilà son partage. Aussi je ne l'avais pas remarquée d'abord... Insensés que nous sommes!... Nous demandons aux femmes la modestie, la simplicité, et nous nous laissons éblouir par l'éclat, par des dehors brillans, et presque toujours affectés.

AIR *de Teniers.*

Oui, j'en conviens, c'est là notre faiblesse,
Nous qui voulons qu'on nous plaise sans art,
Nous préférons une brillante ivresse
A la vertu qui se tient à l'écart.
Un jour enfin son charme nous rappelle,
Nous lui portons des regrets superflus!
Hélas! nous retournons près d'elle
Quand notre cœur ne la mérite plus!

LOUISE.

Mais alors, pourquoi venir ici avec le dessein de vous marier ?... Pourquoi avoir quitté une personne à laquelle vous semblez si attaché ?

DUBREUIL.

Je ne l'ai pas quittée.

LOUISE.

Comment ?

DUBREUIL.

C'est ici que je l'ai connue.

LOUISE, *à part.*

Plus de doute... c'est Juliette !

SCENE XX.

LES MÊMES, VERDIER, JULIETTE, CORNÉLIE ET DELPHINE.
Ils avancent doucement, et restent d'abord un peu au fond.

DUBREUIL.

AIR : *Fragment d'Emma.*

Il faut me faire comprendre :
Sans courroux daignez m'écouter.

LOUISE.

Grand Dieu ! que va-t-il m'apprendre ?

TOUTES.

Voyons, qu'allons-nous apprendre ?

LOUISE.

Quel trouble vient m'agiter ?

DUBREUIL.

Oui, je puis rester dans ces lieux.

LOUISE.

Quoi ! dans ces lieux ?...

DUBREUIL.

Pour être heureux,
J'aspire à d'autres nœuds ;
Et je serai de la famille,
Pourvu qu'en ce jour à mes vœux
Votre père accorde sa fille.

LOUISE, DELPHINE, JULIETTE, CORNÉLIE, *s'avançant avec Verdier* *

Qu'entends-je, ô ciel ! Quoi ! c'était sa fille !

* Verdier, Louise, Dubreuil, Juliette, Delphine, Cornélie.

ENSEMBLE.

LOUISE.

Quoi ! vous aimez Louise !
Ah! ce choix, je le sens, doit causer leur surprise !
O moment plein de douceur !
Rien n'égale mon bonheur.

JULIETTE, DELPHINE, CORNÉLIE.

Eh ! quoi, c'était Louise!
Non, je ne reviens pas encor de ma surprise;
Ah ! combien l'espoir est trompeur!
Quelle était mon erreur!

VERDIER, DUBREUIL.

Oui, c'était bien Louise!
Ah ! ce choix, je le sens, doit causer leur surprise ;
O moment plein de douceur!
Rien n'égale mon bonheur!

(*Pendant l'ensemble, Louise a remis à son père les papiers que Dubreuil lui avait donnés. Verdier, après les avoir regardés, témoigne à Dubreuil sa reconnaissance, et le plaisir qu'il éprouve en se voyant réintégré dans son grade.*)

SCÈNE XXII ET DERNIÈRE.

LES MÊMES, DOUCET *, *un bouquet de violette à la main.*

JULIETTE.

Eh ! voici monsieur Doucet !

DELPHINE.

Bonjour, monsieur Doucet.

CORNÉLIE.

Comment ça va-t-il, monsieur Doucet?

DOUCET, *à part.*

Quel empressement à présent !... C'est singulier! (*haut.*) Je suis charmé de trouver tout le monde rassemblé... La démarche que je viens faire auprès de M. Verdier ne peut avoir trop de témoins.

VERDIER.

Une démarche... Expliquez-vous.

DOUCET.

Volontiers. (*à part.*) Au moins cette fois je suis sûr de mon fait... Vont-elles être humiliées ! (*haut.*) Monsieur Verdier, j'ai depuis long-temps l'honneur d'être admis dans votre maison..

* Verdier, Louise, Dubreuil, Doucet, Juliette, Delphine, Cornélie.

A force de la fréquenter, j'y ai découvert un trésor que personne, avant moi, n'avait remarqué.

VERDIER.

Un trésor!...

DOUCET.

Oui, un trésor! Non pas en or ni en argent... je ne le demanderais pas... mais quelque chose de plus précieux... Une fleur timide... une femme, puisqu'il faut l'appeler par son nom... une femme dont le mérite obscur a frappé mes regards.

VERDIER.

Mon cher ami, si vous ne parlez pas plus clairement...

DOUCET.

Voilà qui sera plus intelligible. (*présentant son bouquet à Louise.*) Ce bouquet de violette, seul emblème qui convienne à la modeste Louise...

TOUS.

Louise!

JULIETTE, *riant.*

Ah! ah! ah! ce pauvre monsieur Doucet! il arrive toujours trop tard.

DOUCET.

Trop tard!... Qu'est-ce que cela veut dire?

VERDIER.

Je suis désolé, mon cher Doucet... mais M. Dubreuil m'a déjà demandé...

DOUCET.

Comment! et Louise aussi... (*à Louise.*) Et vous accepterez, mademoiselle?

LOUISE.

Ah! mon Dieu!... c'est déjà fait.

DOUCET.

Monsieur Dubreuil... ça ne se passera pas comme ça... Je suppose que vous retournez à Paris?

DUBREUIL.

Du moins, c'est mon projet.

DOUCET.

C'est bien, j'irai un de ces jours, et nous verrons.

DUBREUIL.

Quand vous voudrez; car je pars aujourd'hui même avec M. Verdier et toute sa famille.

JULIETTE.

Et moi aussi, j'irai; car mon père m'a bien promis de m'y conduire... Ah! quel plaisir! nous partirons tous ensemble.

DELPHINE.

J'y trouverai sans doute un cœur digne du mien.

CORNÉLIE.

J'y épouserai, peut-être, un député du centre.

VERDIER.

Et toi, ma pauvre Louise, est-ce que tu ne te réjouis pas aussi ?

LOUISE, *bas, à son père.*

Silence, mon père... Quand mes amies ne seront plus là.

CHOEUR.

AIR *des Trois maîtresses.*

Quand désormais tout leur présage
Un avenir plein de douceur,
Qu'en ces lieux l'amitié partage
Et leur ivresse et leur bonheur.

JULIETTE, *au public.*

AIR *d'un nouveau nocturne.* (de Carcassi.)

Je tremble.

DELPHINE.

Je tremble

LOUISE, JULIETTE, DELPHINE, CORNÉLIE.

La même frayeur
Ici nous rassemble
Et trouble mon cœur.

JULIETTE ET DELPHINE.

Si le mariage
Trompe nos projets,
Que votre suffrage
Calme nos regrets.

JULIETTE.

Je tremble.

DELPHINE.

Je tremble.

LOUISE, JULIETTE, DELPHINE, CORNÉLIE.

La même frayeur
Ici nous rassemble,
Et trouble mon cœur.

FIN.